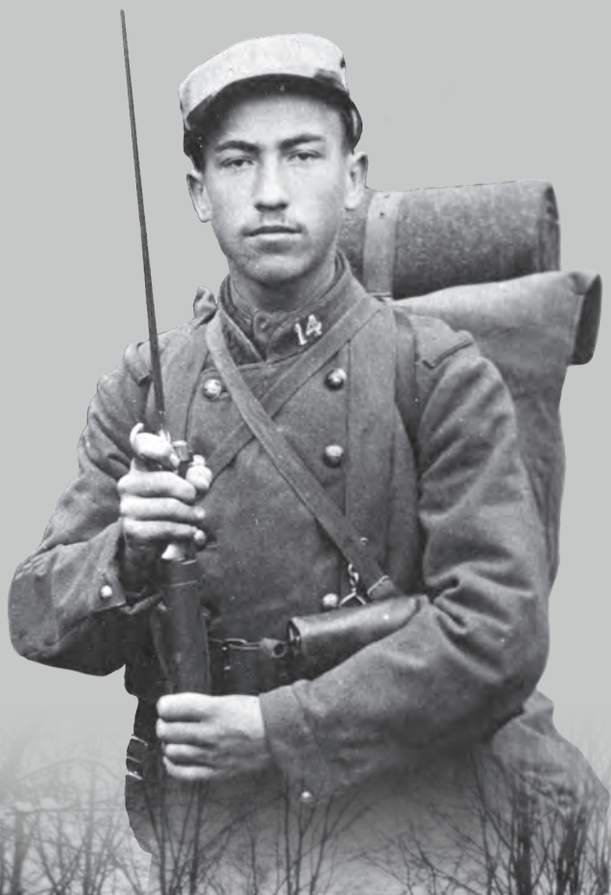
ASSOCIATION TRAIT D'UNION



Le LIVRE D'OR des POILUS OLORONAIS

1914-1918

26.

Jean-Baptiste
Lapeyrie,
Mécanicien.

Né à Bidos, le 8 Octobre 1890: il fit de bonnes études à l'Ecole de Ste Marie... Apprenti mécanicien, il devint aussi conducteur d'automobiles.
La guerre surprit Jean-Baptiste Lapeyrie à sa tâche mais le vit aussitôt les armes à la main à son modeste poste de combat. Nommé caporal le 19 Décembre 1914, il fut blessé dans l'Aisne trois jours après et le 13 février 1915, à 6 heures du soir, il succombait à ses blessures à l'hôpital de Châlons.

NOVEMBRE 2008. À l'occasion du 90e anniversaire de la fin de la première guerre mondiale, l'association Trait d'Union, qui œuvre depuis de nombreuses années pour le patrimoine et l'histoire, organise une exposition commémorative présentant des objets datant de 1914/1918 et des panneaux didactiques.
Or, un jour, René Ipas, directeur de l'école Saint-Cricq dans le quartier Sainte-Marie à Oloron, vient nous trouver avec un objet sous le bras. Il l'avait sauvé de justesse de la benne à ordures, nous dit-il.
En ouvrant le coffret de bois peint, nous découvrons le Livre d'or de l'école dont le nom précédent était école de Sainte-Marie, un volume épais gardant la mémoire des enfants de l'école « Morts pour la France » lors de la Grande Guerre. Pour nous, amoureux de l'histoire et des gens simples qui l'ont faite, la découverte était extraordinaire.
Pendant des années, le Livre avait trôné en bonne place dans la salle de classe des directeurs en compagnie du tableau sur lequel étaient inscrits les noms de ceux qui étaient morts au combat, affiché sur le mur. Dans ces années 1925, il ne fallait pas oublier, on devait cultiver le « plus jamais ça » en magnifiant le patriotisme des enfants de l'école.
Puis les années ont passé, une guerre a chassé l'autre, les Trente glorieuses et la création de l'Europe ont mis à l'arrière-plan ces manifestations au patriotisme trop voyant. Le Livre a quitté la première place et a été remisé dans un placard. De rangement en réaménagement, il a voyagé de salle en salle, de placard en placard, de plus en plus oublié jusqu'au jour où un « vide-salle » de trop a failli lui être fatal.
Au moment où on ouvre le Livre, des dizaines de visages apparaissent devant nos yeux : les élèves de l'école, jeunes adultes, alignés page après page pour un décompte macabre mais ô combien émouvant. Ils étaient sandaliers, carrossiers, domestiques, paysans, instituteurs et faisaient la fierté de leurs parents ou de leurs employeurs. Leurs parcours, leurs derniers moments ont été couchés sur le papier par une main patiente pour ne pas oublier, surtout pour ne pas les oublier, eux qui trop souvent n'avaient pas eu le temps de fonder une famille, de laisser une trace.

NOVEMBRE 2014. Voici venu le temps de la commémoration nationale. Le travail de mémoire de ce directeur et de ses élèves nous donne l'exemple. Le dernier « Poilu» français est mort en mars 2008. Parti tout jeune à la guerre, il en était certainement revenu changé puis la vie s'était écoulée, longuement. Et les autres ? Tous les autres dont les noms figurent sur les monuments aux morts et sur celui d'Oloron en particulier ? Il est temps de les redécouvrir, de se mettre au travail pour essayer de mettre des visages sur leurs noms, de connaître leur histoire afin que nul ne les oublie, eux qui n'ont pas eu le droit de vivre.

NOVEMBRE 2018. Grâce à de longues et très nombreuses recherches, heureusement facilitées par les ressources d'Internet, suivies d'un non moins difficile travail d'écriture et de mise en page, notre projet touche à sa fin. Il est temps maintenant d'ouvrir le Grand Livre d'or de tous les enfants d'Oloron morts « en temps de guerre ».

Sommaire

Avant-guerre 11

Morts au champ d'honneur

1914 23

1915 117

1916 189

1917 241

1918 289

Morts de maladies 351

Morts en captivité 377

Étranges destins 385

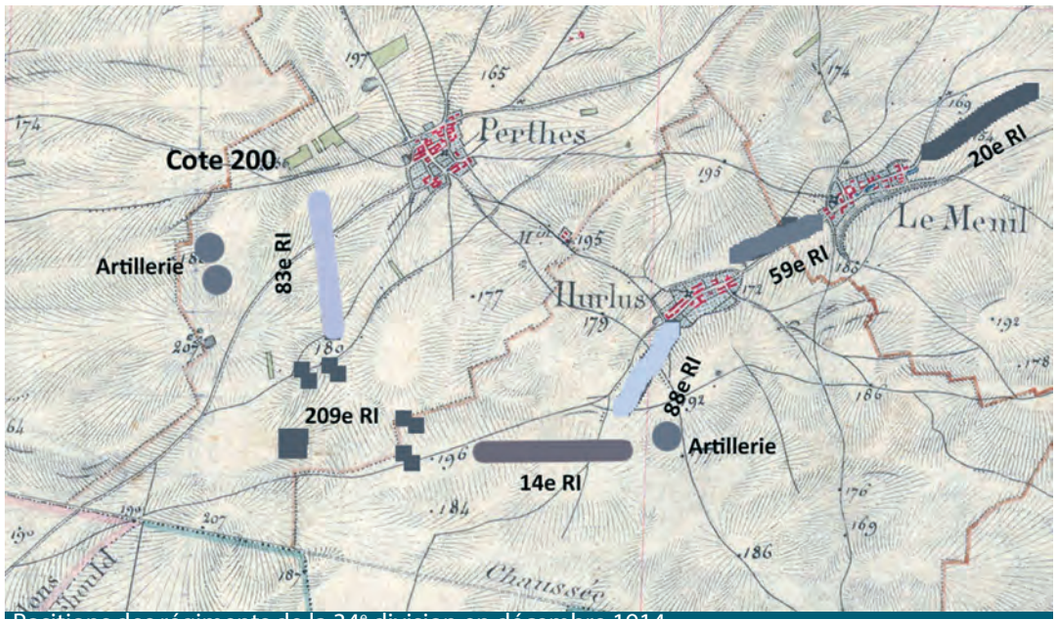
Le temps du souvenir 389

En Champagne
Décembre

Au moment de la mobilisation, le 83e RI est basé à Toulouse et à Saint-Gaudens. Dans ses rangs, les Basques, les Béarnais, les Landais et les Gascons sont nombreux. Le régiment arrive le 8 août à Valmy. Il appartient à la 34e division. Les premiers contacts avec l'ennemi se produisent dans la région de Bertrix (Belgique) le 22 août, (cf l'histoire de Claverie, page 34). Les pertes sont importantes, malgré tout et sans prendre de repos, le régiment retarde au maximum l'avancée des Allemands. La retraite qui suit n'empêche pas les combats de continuer durant les derniers jours d'août. Le 7 septembre, le régiment, très affaibli, arrive dans la région de Mailly où il est reformé pour participer à la bataille de la Marne.
Le 8 septembre, le corps d'armée doit s'emparer de Sompuis. Le régiment participe à cette mission déployé au pied d'une croupe, sans arbres, ni couvert. Les soldats y subissent les obus et les balles des mitrailleuses ennemies. Les tirailleurs ripostent par un feu nourri, mais les cartouches viennent à manquer. Fort heureusement, les avant-gardes des 12e et 17e corps d' armée soulagent le régiment qui rassemble ses survivants et opère un repli.
Il repart en avant le lendemain et le 14 septembre au matin, il marche vers le village de Perthes-lès-Hurlus (Marne) où il est accueilli par une pluie d'obus (cf l'histoire de Çarçabal page 59). En face de lui se dresse une hauteur boisée où les Allemands se sont retranchés. La poursuite s'arrête là. Le front est fixé pour de longs mois.
Ces premiers combats ont décimé le régiment. Pour le renforcer des réservistes vont être prélevés sur le 283e et versés dans le régiment d'active. En ce mois de décembre 1914 ce sont eux qui vont payer le plus lourd tribut.

Le 83e est positionné au nord de la voie romaine et occupe le secteur situé entre la route de Perthes à Suippes et celle de Perthes à Souain. Il y restera jusqu'au mois de mai 1915. Sur la hauteur, le village de Perthes est au main des Allemands.
Les rigueurs de l'hiver n'empêchent pas les corvées. Il faut sans cesse reformer les tranchées, les abris, creuser des sapes et des mines. Mais il faut aussi préparer l'attaque prévue le 8 décembre.

En Champagne, la voie romaine de Perthes-lès-Hurlus



Positions des régiments de la 34e division en décembre 1914.

SAYOUS Jacques, soldat au 83e RI, mort le 3 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 34 ans

Jacques Stanislas Sayous est né le 23 septembre 1881, maison Angays, rue de la Prison dans le quartier Sainte-Croix, d'Henri, menuisier et de Magdelaine Bergeron.
Il est incorporé le 15 novembre 1902 pour effectuer son service militaire au sein du 20e RI. Il mesure alors 1,62 m, a les cheveux châtain foncé et les yeux marron. Son père est déjà décédé et il exerce la profession de ferblantier. Rendu à la vie civile en 1905, il quitte Oloron en 1909 pour s'installer rue de la Boëtie à Bordeaux.
À la mobilisation, il rejoint, le 12 août, Saint-Gaudens pour intégrer le 283e RI. À une date inconnue, il est versé au 83e.
Depuis quelques jours, sur le front de Perthes, chaque camp essaie de briser les tranchées de l'autre en creusant des sapes et en faisant exploser sous terre des « camouflets » qui font peu de dégâts mais ensevelissent des soldats dont certains meurent étouffés. Ces explosions sont souvent suivies de fusillade des deux côtés.
Jacques Sayous est « tué à l'ennemi » le 3 décembre. Nous ne connaissons pas les conditions exactes de sa mort, peut-être a t-il été victime d'un « camouflet ».
Un secours de 150 F est versé à sa mère en novembre 1915. Son décès est transcrit sur les registres de la ville d'Oloron le 22 octobre 1919.

8-9 décembre

Dans la matinée du 8 décembre, les 1er et 3e bataillons sont rassemblés à la cote 204. Une violente explosion provoquée par les troupes du génie produit un grand entonnoir. C'est le signal de la préparation de l'offensive par l'artillerie. Elle dure environ un quart d'heure puis, le tir ayant été allongé, les compagnies de tête, accompagnées de petits détachements de soldats du génie se portent à l'assaut. Elles abordent les réseaux de fil de fer où l'artillerie lourde avait fait de nombreuses brèches et se précipitent vers la grande tranchée allemande. Malgré la résistance allemande la tranchée est prise. Retournée, elle est utilisée contre la 2e ligne ennemie.
Une troisième attaque est ordonnée au même moment dans le but de s'emparer de la Corne du Bois, près de la cote 200, où depuis septembre, est installé un poste ennemi. Cette attaque est confiée à la 9e compagnie qui assure depuis longtemps la garde de ce secteur. Marchant hardiment, une section aborde la tranchée et sans tirer un coup de fusil, elle fait prisonnier les cinq hommes qui l'occupent, avant que ceux-ci surpris aient pu opposer la moindre résistance. Après avoir occupé la Corne du Bois et retourné la tranchée ennemie, la 9e compagnie a construit une grande tranchée pour plusieurs sections, appuyée à gauche au bois et s'élevant à droite à la cote 200 d'où les vues plongent sur le village de Perthes.
Vers 22 heures, l'ennemi tente, en vain, une vigoureuse contre-attaque sur tout le front pour reprendre les tranchées perdues. Pendant toute la nuit et la matinée l'artillerie tire à intervalles plus ou moins espacés sur le front. Vers midi, le feu de l'infanterie devient de moins en moins intense. Cependant, à 14 h 30, les hommes voient des rassemblements ennemis se former dans les boyaux qui mènent aux tranchées conquises. Leurs baïonnettes serrées dépassent les cheminements. « Aucun coup de fusil ne part de nos lignes. Mais lorsque la tête des assaillants arrive à quelques mètres de nous, le feu s'ouvre instantanément. Nos hommes se dressent au-dessus des tranchées pour mieux voir et tirer. L'ennemi recule précipitamment laissant sur place de nombreux blessés. Après cette troisième contre-attaque, l'ennemi semble renoncer à l'espoir de reconquérir les positions qu'il a perdues » (JMO).
Dans ce combat de 24 heures qui marque pour le 83e RI un épisode dont il gardera fièrement le souvenir, les pertes se sont élevées à 2 officiers tués et un disparu, 66 gradés et soldats tués, 75 disparus et 268 blessés .

LAULHÈRE Clovis, sergent au 83e RI, mort le 8 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 32 ans

Clovis Laulhère est né à Oloron, dans la maison familiale rue Navarrot, le 5 janvier 1882 de Pierre-Joachim, industriel, fabriquant de toiles et de bérets et de Marie-Anna Montean. Il a pour frères et sœur : Adrienne née en 1881, Lucien né en 1883, décédé à l'âge de 5 ans, un autre Lucien né en 1888, lui aussi décédé à l'âge de 4 ans.
Lors du recensement il déclare être « tisseur », mesure 1,59 m, a les cheveux châtains et les yeux marron ainsi qu'une cicatrice au front. Il s'engage volontairement en 1900, pour trois ans au 18e RI et monte rapidement en grade : caporal en 1902, sergent en 1903.
Le 12 mars 1912 il épouse Marguerite Souviron dont il aura un fils, Jean, en 1914.
À la mobilisation générale du 2 août 1914, il est incorporé comme sergent-réserviste dans le 83e RI mais reste à l'arrière jusqu'au 13 novembre. Il rejoint ensuite les premières lignes et participe aux combats de Perthes-lès-Hurlus où il est tué le 8 ou le 9 décembre 1915. Une citation à l'ordre de l'armée donne les circonstances de sa mort : « Au combat des 8 et 9 décembre, faisant partie d'une compagnie de tête d'assaut, s'est avancé en avant de ses hommes les entraînant par son exemple jusqu'aux tranchées ennemies qu'ils ont conquises et gardées malgré de violentes contre-attaques. Est tombé, mortellement frappé ».
Le 19 janvier 1915 sa famille fait dire une messe dans l'église de Sainte-Croix. Le 19 février, le journal *Le Mémorial* relate la remise de la Croix de guerre à sa veuve :
« La Croix de guerre vient d'être remise cette semaine, par la gendarmerie d'Oloron, à Mme Laulhère Clovis, au nom de son mari. Le sergent Clovis Laulhère tombé si vaillamment au champ d'honneur, en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie. »
Inhumé dans un cimetière à proximité, son corps fut rapatrié dans le caveau de la famille de sa femme au cimetière de Sainte-Marie.

Coll. Trait d'Union

Fam. de Boisséson

À l'occasion d'un passage dans ce secteur, son cousin Pierre Laulhère, cycliste au 218e RI a photographié la tombe de Clovis Laulhère et l'a envoyée à la famille

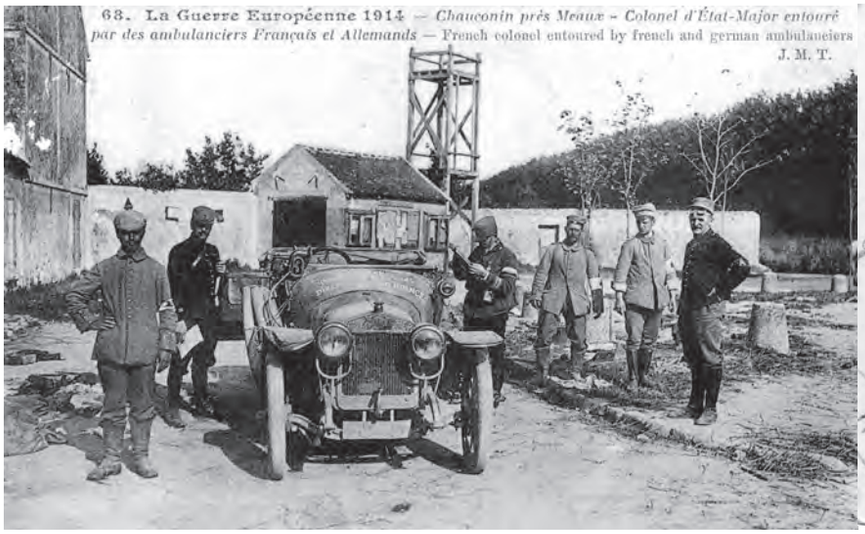
CAPDAU Emmanuel, soldat au 83e RI, mort le 9 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 34 ans

Fam. Capdau

Le 28 août 1880 à Saint-Goin (Pyrénées-Atlantiques) naît Emmanuel, Gustave Capdau. Il est le troisième enfant d'André, propriétaire teinturier et de Marie-Françoise Baringou, ménagère, mariés le 1er février 1877.
La fratrie compte sept enfants dont cinq filles et deux garçons : Anne (1878), Julie (1879), Emmanuel, Alexandrine (1881) Gabrielle (1884), Pétronille (1885) et Joseph (1888).
Lors du conseil de révision, il mesure 1,62 m et sa photo-portrait révèle un visage plein, avec des cheveux châtain foncé, une petite bouche surlignée d'une élégante moustache. Comme son père, il est teinturier, et travaille notamment pour les filatures et les tisserands de la région.
Le 14 novembre 1901, le soldat de 2e classe Capdau est incorporé au 126e RI. Premier garçon de la fratrie, il bénéficie en temps qu'aîné d'une dispense : dix mois au lieu des trois ans réglementaires.
Le 13 septembre 1902, il est passe dans la disponibilité. Comme la plupart, il effectue en septembre 1908 une première période d'exercices dans le 18e RI puis une seconde, en avril-mai 1911, dans le 83e RI.
Le 9 janvier 1907, il épouse à Geüs Antoinette Salette dont il a deux enfants : Roger né en 1907 et Andrée née en 1910.
Réserviste, il rejoint le 283e RI le 11 août 1914. À une date inconnue, il est versé dans le 83e.
Il meurt le 8 ou le 9 décembre 1914. Son corps est récupéré et inhumé sur place. Emmanuel Capdau a été décoré de la Croix de guerre.

Le 26 janvier 1915 sa famille fait célébrer un service funèbre dans l'église de Sainte-Croix. Quelques années plus tard, son épouse rapatriera ses restes dans le caveau familial de Geüs.

La famille a conservé quelques cartes postales envoyées par Emmanuel Capdau à sa femme ou à ses enfants.



CARTE POSTALE

Correspondance

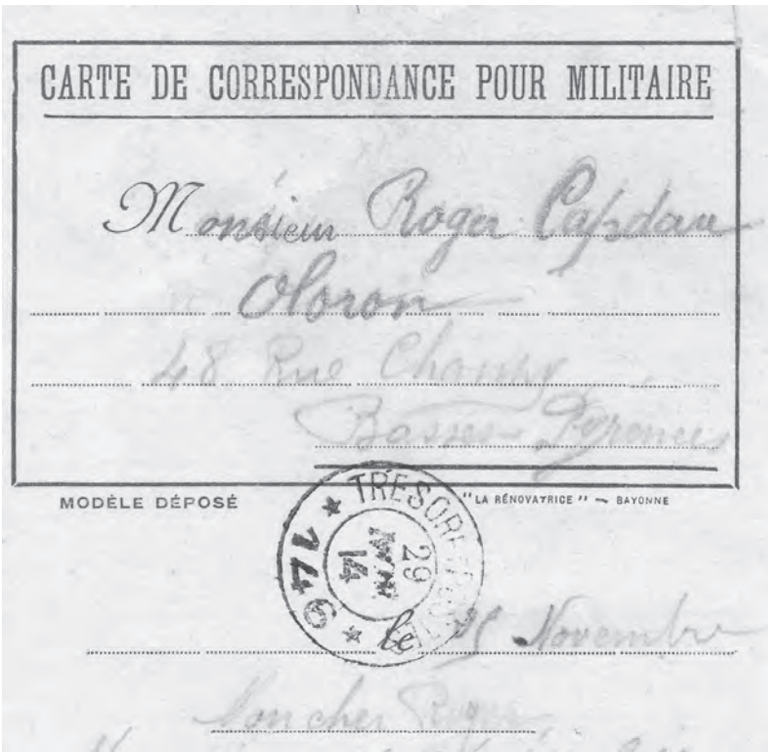
Chère Antoinette
Je reçois à l'instant un petit paquet contenant from — saucisses et une petite gourmandise dont je ne connais pas le nom — immédiatement je goûte à cette dernière — c'est bien bon merci pour le tout ; rien ne se gâtera. Baisers à tous
Emmanuel
11-9bre-14

Adresse

Madame E. Capdau
48 Rue Chaumier
Oloron
Basses. Pyrénées

Chère Antoinette
Je reçois à l'instant un petit paquet contenant from — saucisses et une petite gourmandise dont je ne connais pas le nom — immédiatement je goûte à cette dernière — c'est bien bon merci pour le tout ; rien ne se gâtera. Baisers à tous
Emmanuel
11 novembre 1914

Le 25 novembre il avait écrit à son fils Roger, âgé de 7 ans, une carte de correspondance militaire


CARTE DE CORRESPONDANCE POUR MILITAIRE

Monsieur Roger Cafsdau
Oloron
48 Rue Chaus
Basses Pyrénées

MODÈLE DÉPOSÉ "LA RÉNOVATRICE" — BAYONNE

TRÉSOR 29 NOV 14 74

le 24 Novembre

Mon cher Roger

Mon cher Roger
Merci pour la petite lettre, écris moi de temps en temps ça me fera plaisir.
Il fait bien froid ici, comme à Oloron, mais malgré tout on le supporte assez facilement parce qu'on nous permet de faire du feu. Dans les tranchées on ne dort pas ou bien on ne dort que d'un œil. Il faut veiller pour ne pas se laisser surprendre par les Allemands. Mais on se rattrape ensuite au repos et l'on peut dormir alors la nuit et le jour. Aujourd'hui en nous levant pour aller aux tranchées nous avons trouvé la terre toute blanche. C'est la première fois qu'il a neigé depuis que nous sommes ici, il ne fera pas bon aux tranchées ce soir. Heureusement que la toile que m'a envoyée Maman est là pour m'abriter. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta petite sœur et Maman.
Ton papa qui t'aime bien

11-15 décembre

Les jours suivants, le 83e maintient ses positions en organisant les tranchées conquises et en reliant les sous-secteurs. Le 11, après une matinée calme, l'ennemi ouvre un feu intensif d'artillerie. Le bombardement est dirigé sur les tranchées conquises et notamment sur les sapes. La précision des tirs sur les positions occupées par les renforts et les réserves font penser que les Allemands avaient eu des renseignements. La canonnade se prolonge pendant cinq heures sans interruption avec une vitesse moyenne de cinq à six coups à la minute. Lorsque les coups cessent on dénombre 46 tués ou disparus et 49 blessés. Les bataillons du 83e renforcés par un bataillon du 14e RI alternent entre la première et la seconde ligne. Conséquence de la bravoure des hommes lors de l'avancée des 8 et 9 décembre, des Médailles militaires sont remises à plusieurs soldats le 14 décembre lors d'une prise d'armes de l'ensemble du régiment. Le 15, c'est la remise des décorations de la Légion d'honneur, à Somme-Suippes par le commandant de l'armée. Le 3e bataillon et deux compagnies du 2e sont aux tranchées. L'ennemi tire sur les tranchées avec des minenwerfen. Il y a 14 morts et 4 blessés.

LAULHÈRE Pierre, soldat au 83e RI, mort le 11 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 33 ans

Pierre Laulhère est né à Cardesse, dans la maison Andichou, le 8 mai 1881 de Jean-Baptiste, journalier et Geneviève Pelle.
En 1902, Pierre est sandalier. Il mesure 1,65 m, a les cheveux châtains et les yeux marron foncé. Il a suivi les cours de l'école élémentaire et sait lire, écrire et compter. En tant que fils aîné de veuve il n'accomplit qu'une année de service militaire, au 18e RI entre 1902 et 1903.
En 1911, désormais employé à la tannerie Bourdeu, il habite 31 rue de la Mielle (avenue Tristan Derème aujourd'hui) en compagnie de sa mère et de ses frères et sœurs : Marie 31 ans, Jean 28 ans et Marie-Louise 25 ans.
À la mobilisation il rejoint le 283e RI et part au front le 31 août avec le régiment d'active. Il disparaît le 11 décembre à Perthes-lès-Hurlus.

DAVID Jean, soldat au 83e RI, mort le 15 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 33 ans

Coll. Trait d'Union

Jean Victor David est né rue des Fontaines, maison Pascale, le 27 février 1881 de Jean et de Marie Lahourcade. Après des études de fin de collège, il exerce la profession de clerc de notaire. Il épouse le 4 août 1908 Léontine Céreze. Le couple s'installe 22 rue Camou et a deux enfants : Émilienne née en 1910 et Pierre en 1913

Il mesure 1,71 m, est châtain avec les yeux marron. Il fait son service militaire durant dix mois de novembre 1902 à septembre 1903 au 83e RI à Saint-Gaudens.

Réserviste, il est rappelé à la mobilisation générale le 2 août 1914, arrive au 283e le 12 août et part au front un mois plus tard le 12 septembre avec le 83e. Il est nommé caporal le 4 octobre 1914.

Jean David meurt le 15 décembre dans les tranchées de Champagne. Il repose aujourd'hui à la nécropole nationale de Suippes-la-Ville, tombe 3 470.

Son épouse a reçu un secours de 150 F le 29 septembre 1915.

La transcription de son décès sur les registres de la ville d'Oloron a lieu le 14 août 1917.

20 décembre

Le 20 décembre, le 17e corps d'armée reçoit l'ordre de participer à la reprise de l'offensive de part et d'autre de Perthes. L'attaque est préparée par l'artillerie qui exécute un bombardement systématique du front d'attaque suivi d'un tir d'efficacité par les canons de 75. Elle suspend ensuite le feu pendant deux minutes puis allonge le tir. L'infanterie entame alors son mouvement. Deux bataillons du 83e, en liaison avec les autres régiments de la division, partent à l'assaut. La 7e compagnie s'empare dans un effort magnifique de toute la tranchée 46. Puis après quelques difficultés, elle parvient à occuper une partie de la tranchée 15.

Le tir trop long de l'artillerie sur l'objectif 200 avait préparé inefficacement l'attaque du 1er bataillon. Les mitrailleuses allemandes étaient toujours en état et la 2e compagnie subit des pertes très fortes en traversant le terrain découvert à la sortie du bois. La 4e compagnie, accueillie très rudement comme la 2e par le feu partant des tranchées de saillant, subit également des pertes et est rejetée finalement dans le bois.

Le bilan est lourd : un officier mort des suites de ses blessures, et parmi les gradés et soldats : 90 tués, 197 blessés, 78 disparus, soit 365 soldats hors de combat.

LAPEYRIE Jean-Baptiste, caporal au 83e, blessé le 20 décembre 1914 mort le 13 février 1915 à Châlon-sur-Marne (Marne) à 24 ans

Jean-Baptiste Lapeyri, sur la fiche matricule, né le 8 octobre 1890, à Bidos est le fils aîné de Marcel et de Victoire Marestin. Après lui naîtront Marcel en 1892, mort à la guerre en 1916, Pauline en 1894 et les jumeaux Julien et Auguste en 1899. La famille s'établit à Oloron d'abord rue Sainte-Barbe puis rue Carrérot. Après de bonnes études à l'école de Sainte-Marie, Jean-Baptiste devient mécanicien et conducteur automobile. Incorporé le 9 octobre 1911 au 83e RI, il passe sapeur en septembre 1912 et est libéré en novembre 1913.
Mobilisé avec le même régiment, il est blessé par des éclats d'obus, lors des combats du 20 décembre, à Perthes-lès-Hurlus. Il avait reçu le grade de caporal trois jours avant. Évacué à l'hôpital Saint-Maur de Châlons-sur-Marne, il y décède le 13 février 1915. Il est enterré au cimetière de l'Est, tombe 2 351.

Livre d'or de Ste-Marie

PEREZ Joseph, soldat au 83e RI, mort le 20 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 30 ans

C'est dans la maison Lescarboura, rue Labarraque, que naît Joseph Perez le 3 novembre 1884. Il est le fils de Pascal, laboureur et de Isabelle Acin et le deuxième d'une fratrie de trois garçons. Son père décède lorsqu'il est enfant. Lors du recensement, il mesurait 1,68 m, avait des cheveux et des yeux noirs et exerçait le métier de typographe.
« Fils d'étranger » il ne part au service militaire que le 8 octobre 1906, au sein du 23e RI. Démobilisé le 1er mars 1908, il est dès le 2 juin à Buenos Aires où vit déjà son frère Jean-Pascal né en 1889. Oublié lors du recensement de 1909, celui-ci ne se présentera pas lors de l'appel du 30 janvier 1916. Il est alors déclaré insoumis et son insoumission ne sera radiée qu'en 1949. Le frère aîné, Henri, malgré son âge, il est né en 1875, partira à la guerre jusqu'en janvier 1919.
Joseph lui revient d'Argentine et le 30 octobre 1914 il part aux combats avec le 83e RI. Pendant un mois il va creuser des tranchées avant de participer à l'attaque du 8 et 9 décembre et de trouver la mort le 20, tué d'une balle dans la tête.
Son décès a été transcrit sur le registre d'état civil d'Oloron Sainte Marie, le 12 avril 1917.

Avant de partir en Argentine, Joseph Pérez travailla à *La Gazette de Biarritz* et quelques jours après sa mort, le journal local *Le Glaneur d'Oloron* écrit :
« Nos américains »
Nous détachons de la *Gazette de Biarritz*, ces quelques lignes sur deux de nos vaillants compatriotes dont l'un, Joseph Perez, tué à l'ennemi, appartint longtemps à notre maison en qualité de typographe : « Nous apprenons la mort glorieuse du soldat Joseph Perez du 83e d'infanterie, tué à … d'une balle dans la tête au cours d'un assaut à la baïonnette.
Après avoir accompli son service militaire à Bourg, Perez, excellent fils, n'avait pas hésité à s'expatrier, afin d'améliorer par son travail le sort de sa mère à Oloron. Dès la déclaration de guerre, il regagnait la France. Il était âgé de 30 ans. Son frère est actuellement au front…»

SERVICE FUNÈBRE.

Mme Vve Isabelle PEREZ et ses enfants, M. et Mme Henri PEREZ et leurs enfants, Mme Vve GAHOU et ses enfants ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances du décès de
Joseph PEREZ
Soldat au 83ème régt d'infanterie
Mort au champ d'honneur le 22 décembre
Et les prient d'assister au service funèbre qui sera célébré pour le repos de son âme, le mardi 9 février, à neuf heures, en l'église de Ste-Croix.

IPES David, soldat au 83e RI, mort le 20 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 33 ans

Livre d'or de Ste-Marie

Pierre David Ipes est né à Montory le 4 février 1887, maison Lassonde de Gabriel et de Jeanne Candehore. Ses parents sont venus s'installer ensuite à Oloron. Son père était sandalier chez Çarçabal et c'est cette profession que reprendra son fils. Il a fait auparavant ses études primaires à l'école Sainte-Marie (Saint-Cricq) et a obtenu un niveau de fin d'études. En octobre 1908, il part pour deux ans effectuer son service militaire avec le 157e RI de Saint-Gaudens.
Marié avec Augustine Cabessanis, il vit 9 rue de la Cathédrale, avec ses parents et son fils Gabriel Alexandre né le 11 mars 1912, lorsqu'il est mobilisé. Affecté d'abord au 283e, il rejoint rapidement le régiment d'active. Le Livre d'or de Sainte-Marie nous apprend qu'ayant reçu une balle dans la jambe, il sera soigné à Saint-Gaudens et pourra venir en permission à Oloron. C'est la dernière fois qu'il reverra sa famille.
David Ipes figure parmi les tués du 20 décembre, victime d'un agent vulnérant inconnu, dit la fiche du registre matricule.
Le 23 décembre, à Oloron, naît son second fils, Pierre. La famille ne sait pas encore que David est mort.

LANSOT-LOUSTAU Jean-Baptiste, soldat au 23e RAC, mort le 20 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 34 ans

Livre d'or de Ste-Marie

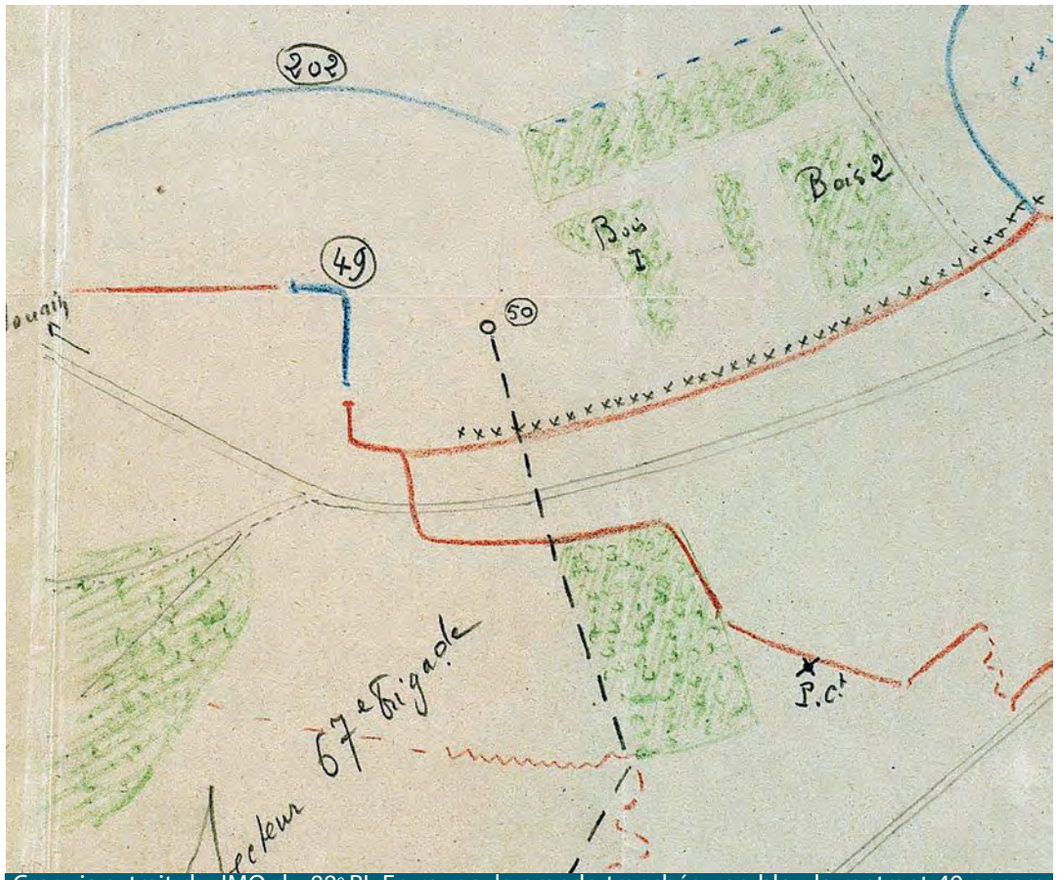
Jean-Baptiste Augustin Lansot-Loustau est né le 24 mai 1890 de François, cantonnier et de Marie Bousquet. Il était menuisier et dans le Livre d'or de l'école de Sainte-Marie il est écrit : «il fit son apprentissage chez M. Pillarou qui le retint comme ouvrier tant il était satisfait de son travail et de sa conduite». Incorporé le 9 octobre 1911 au 23e régiment d'artillerie, il y devient maître-pointeur. Rappelé le 4 août 1914, il rejoint son régiment qui constitue l'artillerie de la 34e division et est affecté à la 3e batterie. Fin septembre, le régiment prend position à proximité de Perthes. Les batteries sont chargées de détruire les batteries ennemies ou les tranchées et les abris allemands avant les attaques. La 3e batterie s'installe près de la cote 204. Repérée elle doit changer d'endroit et se mettre plus à l'abri à la lisière des bois. Pour protéger les hommes et les chevaux, on construit des abris à environ 800 m des canons. Les mois d'octobre et de novembre se passent sans trop de problème. « Rien à signaler », écrit le rédacteur du JMO.
Lors de l'attaque du 20 décembre, « la batterie est bombardée avec des obus de 120. Un projectile pénètre dans un abri de pièces tuant le maître-pointeur Salles, les servants Lansot-Loustau et Courtade sont tués... »
En juin 1915, son père perçoit un secours de 150 F. En juillet 1919, Auguste Lansot-Loustau reçoit la Médaille militaire à titre posthume et est cité à l'ordre du régiment : « Maître-pointeur très courageux tué à son poste de combat le 20 décembre 1914. »
Il est inhumé dans la nécropole nationale de Somme-Suippes, tombe 1 937.
C'est avec son prénom usuel, Auguste qu'il est inscrit sur la plaque de la cathédrale Sainte-Marie.

26 décembre

Les jours suivants il faut compléter les résultats et repartir à l'attaque. Suite aux combats des 8, 20 et 21 décembre les extrémités de la grande tranchée allemande sont désormais occupées par les Français, la partie centrale (rentrant 49) par contre est toujours possession allemande : « la difficulté de circulation dans ces tranchées bouleversées et encombrées par les morts et les blessés empêche de déterminer nettement le point où s'arrête notre occupation » (JMO de la 67e brigade). Dans la soirée du 22, après une nouvelle attaque qui a permis de prendre quelques mètres de tranchée et de faire une centaine de prisonniers, ordre est donné de tenter une attaque à la baïonnette en longeant la tranchée et en « culbutant les défenseurs qui pourraient s'y trouver. La résistance opiniâtre de ces derniers arrête l'assaut ». 143 tués, blessés ou disparus.

Le 24 et 25 décembre le 83e repart à l'attaque, les troupes sont très fatiguées et un bataillon du 14e RI vient leur prêter main-forte. Isolés au milieu de la tranchée nouvellement conquise, les occupants du rentrant 49 résistent et leurs mitrailleuses, que les tirs d'artillerie n'ont pas réussi à détruire, font des dégâts considérables dans les différentes compagnies qui partent à l'assaut. La trêve de Noël n'a pas eu lieu pour les soldats du 83e et du 14e RI.

Le 26, alors que se prépare une attaque sur le rentrant 49, l'ennemi lance d'abord des obus fusants sur les tranchées de la cote 200 puis sur toutes les tranchées conquises. Peu après l'infanterie se montre et marche sur les positions françaises mais « l'attitude résolue de nos défenseurs fait reculer les fractions allemandes qui disparaissent dans leurs tranchées ». (JMO 83e). Pour cette action défensive, les pertes s'élèvent à 16 tués et 34 blessés.



Croquis extrait du JMO du 88e RI. En rouge, la grande tranchée ; en bleu le rentrant 49 encore occupé par les Allemands. Mémoire des hommes

PETUYA Paul, caporal au 83e RI, mort le 26 décembre 1914 à Perthes -Lès-Hurlus (Marne) à 33 ans

Aîné d'une fratrie de sept frères et sœurs, Bernard Léopold dit Paul Petuya naît à Cardesse le 15 novembre 1881 au foyer de Bernard et de Marie Boudoube. En 1901, il est cultivateur à Oloron. Il mesure 1, 66 m, est brun aux yeux châtain foncé, son visage est ovale et il a un bon niveau d'instruction élémentaire.

Incorporé en 1902 au 18e RI, il est dispensé en 1903 car fils aîné de veuve. Le 29 novembre 1909, il se marie avec Marie Laulhé.

Rappelé le 2 août 1914, il arrive au 283e RI le 11, comme tous les réservistes. Il reste à la caserne de Saint-Gaudens jusqu'au 30 puis part aux armées avec le 83e.

Le 25 décembre, peut-être suite à son comportement lors des combats des semaines précédentes, il est nommé caporal. Il est tué le lendemain en repoussant l'attaque allemande.

Sans doute peut-on mettre en situation alors, le texte de la citation à l'ordre de la division qui lui est décernée : « soldat modèle, a été tué devant Perthes-lès-Hurlus en défendant avec le plus beau courage une tranchée conquise violemment contre l'attaque des ennemis ».

150 F seront versés à titre de secours à sa veuve.

30 décembre

Le 30 décembre, la mission du 83e RI consiste à s'emparer de deux branches du rentrant 49, d'où plusieurs attaques antérieures n'avaient pu déloger les Allemands qui les occupaient. En raison du brouillard qui avait régné toute la matinée, les attaques ne peuvent avoir lieu que l'après-midi. Comme toujours les attaques de l'infanterie suivaient la préparation par l'artillerie. Il était prévu un tir d'écrasement de 20 minutes suivi d'un tir d'efficacité de 16 minutes et l'assaut à 15 h 30. Malheureusement une première attaque avait été déclenchée avant les tirs d'écrasement et la section avait déjà pénétré dans la tranchée allemande. Recevant les coups de sa propre artillerie, elle doit rétrograder jusqu'à son point de départ. À partir de 15 h 30, les autres sections s'élancent, mais elles tombent sous les rafales de leurs canons 75 dont le tir d'efficacité n'était pas terminé. En face, les Allemands, supérieurs en nombre, ripostent violemment
À la fin de cette journée, les pertes en gradés et en soldats sont de 4 tués, 12 disparus et 23 blessés.

PETIT Jean, soldat au 83e RI, mort le 30 décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus (Marne) à 34 ans

Livre d'or de Ste-Marie

Issu d'une famille de cultivateurs, il est lui-même laboureur à Orin en 1909 chez M. Cousté, puis métayer chez M. Barberen à Escout. C'est le village où Jean Théodore Petit est né, le 28 janvier 1881, dans la maison Lacoste au foyer de Jean-Baptiste et de Marie Honorine Carrey-Casaneau. Dans le Livre d'or de l'école de Sainte-Marie l'instituteur évoque « un agriculteur intelligent » ; le registre matricule confirme, il sait lire, écrire et compter.
Rédigé après la guerre, le Livre d'or parle aussi de sa « brave femme», Louise Bourdette, « sœur de deux braves garçons morts à l'ennemi » (cf pages 285 et 153) ; et de leurs enfants, Jean-Baptiste et Henri, qui « deviendront de bons sujets ».
Incorporé en 1902 dans le 18e RI, mis en disponibilité en 1903, Jean Petit est affecté dans la réserve en 1905 au 83e RI. Il mesure 1,61 m, son visage est rond, ses traits réguliers, son front découvert, ses yeux châtains.
Rappelé lors de la mobilisation générale, il rejoint, le 11, sa garnison à Saint-Gaudens et part aussitôt au front. Le 30 décembre, Jean Petit est dans une des six compagnies du 83e qui doit reprendre le rentrant 49. A-t-il été tué par les obus de l'artillerie française ou par les tirs de mousquets allemands ?
Le procès-verbal de disparition dressé en 1919 confirme le décès, en précisant que depuis cette date sa famille ne recevait plus de nouvelles, et qu'un sous-lieutenant du régiment avait confirmé sa disparition, puisque son nom figurait sur l' état des pertes du 30 décembre dressé à Perthes-lès-Hurlus.
Le 13 octobre 1915, une somme de 150 F est versée à sa veuve, qui réside à Escou.

L'attaque du 30 décembre n'a permis aucune avancée. Devant les fortes pertes humaines, la fatigue et le moral au plus bas des troupes, le Grand Quartier Général reporte l'offensive prévue le 31 décembre. Il y a trois semaines qu'ils se battent, le plus souvent au corps à corps, pour gagner quelques mètres de tranchée. C'est dans ces mêmes tranchées, en côtoyant l'horreur, qu'ils verront se lever le jour de l'an 1915.
Le 1er janvier, enfin, ils ont droit à quelques jours de repos. Dorénavant, les hommes alterneront entre une période dans les tranchées et une de repos à l'arrière.

Morts en captivité

Dès la mi-août 1914, suite aux défaites de la bataille des frontières, des milliers de soldats sont faits prisonniers. En septembre 1914, ils sont déjà 120 000 répartis en Allemagne et dans les territoires occupés.
Les autorités allemandes, prises de court par cet afflux massif, sont obligées de réquisitionner prisons, forts, écoles, hangars pour les héberger. En l'absence de véritable camps, les conditions de détention sont très difficiles.
À partir de 1915, environ 175 camps en dur (brique, béton, bois) répartis sur l'ensemble du territoire sont construits. Ils ont accueilli près de 2 500 000 soldats d'origines diverses : Français, Russes, Belges, Anglais, Serbes, Roumains, Italiens, Portugais... mais également des civils déportés.

1914. La marche vers le camp. Carte postale allemande

Les camps sont généralement composés de baraques en bois de 6 sur 50 m, aux toits enduits de goudron.
L'ameublement est sommaire : une table, des chaises ou des bancs et un poêle. Les lits sont garnis de paillasses et d'une couverture. Chacun essaie d'aménager de façon un peu plus personnelle sa chambrée.
Ils comportent également des baraques destinées au logement des gardes, la Kantine où les prisonniers peuvent parfois acheter de petits objets et des compléments d'alimentation, une baraque pour les colis, un local d'arrêt et les cuisines. Chaque camp possède ses propres aménagements particuliers, notamment les installations sanitaires ou des locaux culturels comme une bibliothèque, une salle de théâtre, et des lieux cultuels.

Les baraques du camp de Göttingen. Dessin réalisé par Léon Grand fait prisonnier le 16 juin 1915, interné à Göttingen puis à Eisenach jusqu'en décembre 1918. Fam. Berducou

La nourriture est peu abondante et de mauvaise qualité. Le blocus auquel est soumise l'Allemagne rend très difficile le ravitaillement des troupes, celui des camps et de la population n'en est que plus restreint. Le prisonnier survit grâce aux colis : ceux fournis par la Croix-Rouge et surtout, quand ils arrivent, ceux envoyés par les familles.
L'approvisionnement en eau diffère selon les camps. Certains ont tout « le confort » (latrines fermées, douches...) d'autres ne disposent que d'un seul point d'eau pour plusieurs centaines de prisonniers. Les maladies, les épidémies (typhus) sont partout présentes. Les malades sont regroupés dans un « lazaret » qui est souvent sous la direction d'un médecin lui-même prisonnier.

Toilette matinale au camp de Dillingen

Hormis les officiers, les soldats sont parfois rattachés à des Kommandos (fermes, usines, mines) où ils doivent effectuer un travail plus ou moins pénible

Le camp de Göttingen. Dessin de Léon Grand

Carte envoyée par Henri Gilles, fait prisonnier le 23 septembre 1914, interné au camp de Dillingen jusqu'au 23 décembre 1918. Fam. Gilles

La poste en Suisse. Photo parue dans le journal *Le Miroir*

Photo extraite de l'album de Léon Grand

Pour faire face à l'ennui et au désespoir, les prisonniers disposent peu à peu de livres, créent des théâtres, des orchestres, des journaux... L'entraide est fréquente, cependant toutes ces activités ne sont pas toujours autorisées et sont laissées à l'arbitraire du chef du camp

La Croix-Rouge a joué un rôle prépondérant en fournissant des colis aux prisonniers, en visitant certains camps et surtout en organisant la distribution des lettres et des colis à partir de Genève. Elle a aussi prêté assistance aux familles en recherchant le lieu de détention du soldat disparu et en organisant parfois le rapatriement, en Suisse, du soldat grièvement blessé.

LABOURDETTE Clément, soldat au 49e RI, prisonnier le 19 septembre 1914, mort le 14 mars 1916 à Soltau (Allemagne) à 22 ans

Pierre Clément Labourdette est né le 1er février 1892 maison Lamothe rue des Bains à Oloron de Pierre journalier et Marie-Thérèse Labarthe-Minet. Le couple a trois autres enfants : Marie Anne née en 1890, Henri en 1894 (voir page suivante) et Jean en 1898. À 20 ans, Clément Labourdette mesure 1 ,65 m est châtain, les yeux marron et a un nez rectiligne dans un visage allongé. Ayant un niveau d'instruction de fin d'école primaire, il est employé de commerce.
Le 9 octobre 1913, il est incorporé au 49e RI comme Auguste Lartigue. Ils partent à la guerre le 7 août 1914. Après avoir participé aux combats de Gozée (cf page 37) , à la retraite puis à la bataille de la Marne, le 11 septembre, le 49e RI entre dans la colonne de la 36e division et vient cantonner à Vaux. Le 12, le régiment est dans les bois de Beaurieux. Le 14 au soir, il est dirigé sur Craonnelle, le matin du 15, le régiment avec ses trois bataillons est en ligne sur les crêtes à l'ouest de Craonne, il reçoit une canonnade incessante. Le 1er bataillon est très éprouvé. Au soir de cette dure journée, la 36e DI a réoccupé Craonne.
Le JMO signale qu'il y a 23 tués, 168 blessés et 182 disparus. La fiche matricule de Clément Labourdette, rédigée en 1922, indique «blessé le 15 septembre 1914 au combat de Craonne», mais le nom de Labourdette n'est pas dans les listes du JMO. On retrouve sa trace, en 1917, dans les listes des prisonniers décédés fournis par le Bureau central à la Croix-Rouge internationale de Genève. Selon toute vraisemblance, il avait été fait prisonnier en septembre 1914.
Sa fiche matricule confirme qu'il est mort de tuberculose au camp de Soltau le 14 mai 1916. Il a donc passé 20 mois dans un camp de prisonniers et subi les dures conditions de vie de ces camps : Soltau est situé en Allemagne, au cœur du triangle composé de 3 villes ; Hambourg, Brême et Hanovre, dans la Basse-Saxe. Plus de 70 000 prisonniers de guerre occupent ce vaste camp construit dans les marais et composé de 70 baraquements et d'un second camp annexe. Un tiers des prisonniers de guerre viennent de France, un tiers de Russie et le dernier tiers provient d'Italie, d'Angleterre et de Belgique.

Fam. Berducou

Croquis de Léon Grand

Le cimetière du camp de Soltau

LARTIGUE Auguste, soldat au 49e RI, prisonnier le 19 septembre 1914, mort le 19 mars 1917 à Langensalza (Allemagne) à 25 ans

Fam. Berducou

Croquis de Léon Grand

Né le 22 octobre 1892 à Navarrenx, fils de Paul et de Marie Narcisse, domiciliés à Oloron, il est cultivateur. Ses cheveux sont châtains, ses yeux bleu foncé, son visage allongé, son nez long. Il mesure 1,64 m et a un bon niveau d'instruction.
Incorporé à compter du 9 octobre 1913, il appartient, comme Clément Labourdette, au 49e RI.
Le 14 septembre 1914 son régiment se dirige vers le Chemin des Dames ; le 16, ils occupent les tranchées de Vauclerc et Craonnelle sous le feu continu de l'artillerie ennemie. De jour, de nuit, sous les obus et sous la pluie, les hommes pataugent « dans la boue jusqu'aux genoux » (d'après le carnet de route de Lucien Torchebeuf).
Le 17, sa section aménage les tranchées, surtout la nuit. Les 17 et 18, à la suite des combats, on dénombre 23 morts, 170 blessés et 44 disparus. Après un court repos à Beaurieux, le 19, il faut monter vers Craonnelle pour occuper le village et reprendre les tranchées situés au nord. À 16 heures, sous le feu incessant des obusiers, les hommes s'avancent et se positionnent à 80 mètres au sud-ouest du moulin de Vauclerc.
À19 heures, le 3e bataillon pousse la reconnaissance pour atteindre le but ; au cours de cette offensive Auguste Lartigue est porté « disparu ». Il a en réalité été fait prisonnier. Il est d'abord interné au camp de Göttingen puis à celui de Langensalza, près d'Erfurt, un camp secondaire où les prisonniers français et russes meurent du typhus et de la diphtérie, car mal nourris, sans soins et affectés à des travaux très durs.
Il décède le 19 mars 1917. Il est enterré à la nécropole nationale de Sarrebourg.

Le camp de Langensalza

LOUSTAU Léon, soldat au 144e RI, prisonnier le 24 août 1914, mort le 2 octobre 1918 à Mannheim (Allemagne) à 27 ans

Léon Joseph Loustau est né le 20 décembre 1891 maison Lavigne 9 rue Carrérot, de Louis et de Louise Caubisens. Il est le frère d'Henri, mort à Craonne le 8 mai 1917, et le jumeau d'Anna. En 1911, la famille habite 26 rue Navarrot, ses parents ont 76 et 56 ans. Blond aux yeux marron, il travaille comme commis à la banque Dufau à Oloron.

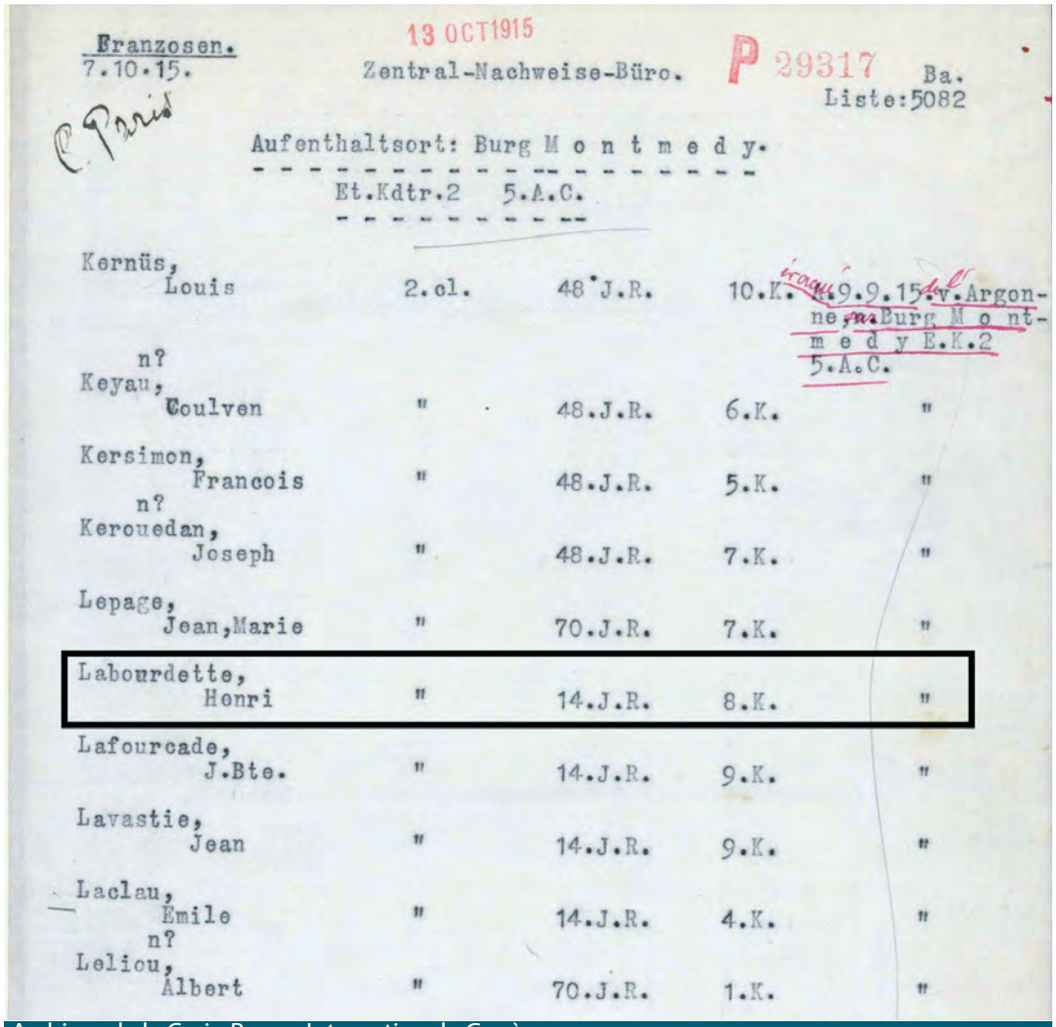
Le 9 octobre 1912, il est incorporé au 144e RI. Il est toujours sous les drapeaux lorsque la guerre éclate. Dès le 23 août 1914, le 144e RI posté à proximité de Charleroi est chargé de défendre le pont de Lobbes (cf page 37)). Le régiment ne peut résister aux attaques allemandes et doit reculer après avoir eu de nombreux morts et une centaine de « disparus » dont la plupart sont en fait prisonniers.

Un avis ministériel du 24 mars 1917 le signale interné à Cassel-Niederzwerhen. Ce camp regroupe des soldats et des civils déportés. Il est composé de plusieurs camps plus petits dont le camp de Niederzwehren où les prisonniers sont logés sous des tentes et de 2 500 kommandos (276 fermes, 148 fabriques et 14 mines de charbon, manganèse, argile et sels de potasse) où ils doivent travailler. À une date inconnue, les prisonniers changeant souvent de camp, Léon Loustau est transféré au camp de Mannheim où il meurt le 2 octobre 1918. Son avis de décès date du 26 décembre 1918. Rapatrié après la guerre, son corps repose dans la tombe familiale du cimetière de Notre-Dame à Oloron.

Fam. Berducou

Une page de l'album de Léon Grand

LABOURDETTE Henri, soldat au 14e RI, prisonnier le 8 septembre 1915, mort le 8 décembre 1918 à Forbach (Moselle) à 24 ans.



Franzosen.
7.10.15.

13 OCT 1915
Zentral-Nachweise-Büro.

P 29317
Ba.
Liste: 5082

Aufenthaltsort: Burg M o n t m e d y.
Et.Kdtr.2 5.A.C.

Kernüs, Louis	2.cl.	48.J.R.	10.K.	tué le 9.9.15 à l'Argonne, Burg M o n t m e d y E.K.2 5.A.C.
n? Keyau, Coulven	"	48.J.R.	6.K.	"
Kersimon, Francois	"	48.J.R.	5.K.	"
n? Kerouedan, Joseph	"	48.J.R.	7.K.	"
Lepage, Jean,Marie	"	70.J.R.	7.K.	"
Labourdette, Henri	"	14.J.R.	8.K.	"
Lafourcade, J.Bte.	"	14.J.R.	9.K.	"
Lavastie, Jean	"	14.J.R.	9.K.	"
Laclau, Emile	"	14.J.R.	4.K.	"
n? Leliou, Albert	"	70.J.R.	1.K.	"

Archives de la Croix-Rouge Internationale Genève

Émile Henri Labourdette, frère de Clément, est né maison Laperne à Précilhon le 11 juin 1894 de Pierre Anselme et Marie-Thérèse Labarthe-Minet. À 20 ans, il est employé de la recette des finances à Oloron. Il mesure 1,57 m, est décrit comme ayant les cheveux noirs et les yeux marron vert, un nez rectiligne dans un visage allongé.

En 1914, il est ajourné par le conseil de révision pour faiblesse mais est reconnu « bon pour le service armé » en octobre 1914.

Il est incorporé le 16 décembre 1914 comme soldat au 59e RI puis au 88e et enfin le 28 mai 1915, au 14e RI, 8e compagnie.

Il est fait prisonnier en Argonne le 8 septembre 1915 et est interné à Montmédy dans la Meuse non loin de Verdun mais en territoire occupé par les Allemands.

« Il y a dans cette ville environ 700 prisonniers français internés à la ville-haute dans les casemates et chargés du nettoiement des rues de la ville-basse, des cabinets des particuliers etc. sous la surveillance de soldats boches. Ils n'étaient ni trop malheureux ni trop maltraités; la Croix-Rouge montmédienne leur fournissait de son mieux denrées alimentaires, tabac, vêtements ; une petite fête fut organisée à Noël à leur intention par cette œuvre de bienfaisance mais depuis peu l'autorité allemande a supprimé toute relation entre les habitants et les prisonniers. Au début de l'occupation, ces derniers furent employés aux travaux de construction des diverses voies ferrées créées par les Allemands. Comme tous leurs camarades restés en captivité, ils ne peuvent écrire au dehors.» (Yves Humbert, http://1ber.free.fr/)

A une date inconnue, il est transféré dans la ville de Forbach en Moselle annexée. Libéré par les troupes françaises en novembre 1918, Henri Labourdette meurt à l'ambulance du 7e corps d'armée le 8 décembre 1918.

Son jugement est transcrit le 13 août 1919 à Oloron. Il repose avec son frère au cimetière de Notre-Dame à Oloron.